

Introduction

Alain Mons

Il semble que le domaine des perceptions humaines soit entré dans des zones de turbulence, de perturbation, assez considérable, avec ce qu'on appelle l'hypermodernité. Il nous paraît opportun de nous interroger sur les transformations ou les modifications du perçu dans une époque de communications en tous sens, liées aux nouvelles technologies, à la mondialisation des images, à une déterritorialisation, mais aussi articulées aux phénomènes d'urbanisation intense, aux déplacements spatiaux, et à l'esthétique généralisée des sociétés. Il ne s'agit pas pour nous de définir à nouveau la perception en tant que telle, cela a été tenté admirablement par Maurice Merleau-Ponty, et d'autres penseurs remarquables. Il s'agit modestement de repérer les *métamorphoses du sensible* en cours, et de comprendre les percepts sous l'angle de *rappports* aux phénomènes, aux événements, aux choses qui adviennent. Nos perceptions sont *en transit*, car elles sont, d'une part transportées, acheminées vers de nouvelles contrées, d'autres régions à explorer, et d'autre part, transitoires par leur existence parfois éphémère, mouvementé, intime, étrange.

Métamorphoses du sensible

À partir de cette hypothèse d'un *mouvement perceptuel* caractéristique de la contemporanéité, d'un constat de ses effets importants, nous avons invité un certain nombre d'auteurs et chercheurs de disciplines différentes, à réfléchir sur ce thème¹. Trois domaines récurrents ont été

¹ Cet ouvrage fait écho à un colloque « Turbulences de la perception » qui s'est tenu à la Médiathèque de Pessac les 13 et 14 mars 2008, sous la direction de Patrick Baudry et d'Alain Mons / Université Bordeaux 3, Isic et Laboratoire Imagines... Nombre d'auteurs de l'ouvrage présent n'ont cependant pas participé au colloque.

étudiés : les nouvelles technologies de la communication, les espaces urbains, et les arts contemporains. Chaque texte peut appréhender l'une de ces zones, ou bien les combiner, les agencer entre elles. Mais l'enjeu, à mon sens, serait aussi bien dans une problématisation, une mise en énigme de la perception en ses diverses modalités, dans ses mutations actuelles, quel qu'en soit le domaine d'application. Cependant on ne peut pas séparer les modes perceptifs de leurs milieux, ils sont intriqués profondément en leurs relations jusqu'à l'indétermination.

D'où vient la perception du monde ? Des choses elles-mêmes. C'est ce que semble suggérer Gilles Deleuze en faisant le distinguo percept/perception, puisque les sensations seraient comme inhérentes aux matériaux-mêmes. La sensation est en quelque sorte déjà dans la *vibration* de la couleur, de la lumière, du paysage traversé, du corps passant, d'un bâtiment surgissant, d'un impact sonore, d'une peau frôlée. L'art n'a-t-il pas comme but, au dire du philosophe, « d'arracher le percept aux perceptions d'objet et aux états d'un sujet percevant »² ? Ainsi, chez Virginia Woolf, le paysage *voit*, puisque, selon Deleuze, « on n'est pas dans le monde, on devient avec le monde, on devient en le contemplant. Tout est vision, devenir. On devient univers »³... Une telle approche n'est pas sans rappeler celle de Maurice Merleau-Ponty pour lequel le *voyant*, comme il le désigne, est immergé dans le visible par son corps lui-même visible : « le voyant ne s'approprie pas ce qu'il voit : il l'approche seulement par le regard, il ouvre sur le monde »⁴. Le soi est donc pris entre les choses, il n'est pas séparé, à distance, il n'opère pas une transparence du rapport au monde⁵. Car il faut compter, écrit Merleau-Ponty, à la fois sur « une certaine manière qu'a le dehors de nous envahir, une certaine manière que nous avons de l'accueillir »⁶, ceci constituant l'armature de la perception. Il y a toute une conception de la perception en termes de *couplage* entre la surface et la profondeur, de point de jonction entre le dedans et le dehors, entre la physicalité du monde donné et la subjectivité humaine, dans la réversibilité du voyant et du visible. En ce sens, avec l'inversion et la superposition des termes,

² Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Qu'est ce que la philosophie ?*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1991, p. 158.

³ *Ibid.*, p. 160.

⁴ Maurice Merleau-Ponty, *L'œil et l'esprit*, Paris, Gallimard, coll. Folio/essais, 1964, p. 18.

⁵ Sur ce thème cf. Emmanuel Alloa, *La résistance du sensible, Merleau-Ponty critique de la transparence*, Paris, éditions Kimé, 2008.

⁶ Maurice Merleau-Ponty, *La phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 1945, p. 367.

et même leur confusion, s'ébauche ce que Isabel Matas Dias appelle une *esthésiologie* de la sensation et du sensible, dont la portée est essentiellement ontologique⁷.

Les zones variées de la communication

Revenons à notre contexte de globalisation, de flux et d'instabilités qui se manifestent dans de multiples secteurs de la vie sociale et quotidienne. Plusieurs phénomènes sollicitent une attention particulière dont nos auteurs font preuve avec délectation et sagacité. Ainsi la mobilité territoriale, les mouvements quasi-browniens, les flux des corps mobiles dans une ville ou dans un espace culturel, transforment l'appréhension des lieux, engendrant une oscillation de notre relation perceptuelle aux espaces fréquentés, parcourus, qu'ils soient publics ou privés d'ailleurs. Un *imaginaire-réel* comme je le désigne, se met en place à travers des pratiques spatiales et subjectives, qui sont d'ordre sociologique, esthétique et ontologique (André-Frédéric Hoyaux, Olivier Lussac, Marielle Toulze, Alain Mons, Marcin Sobienyszczanski). Le corps spatial est éclaté ou multiplié dans son potentiel, dans des *dispositifs scénographiques* où se jouent des intensités singulières, avec *l'expérience du flottement* des formes et du sens dans les environnements contemporains. Alors, les contours entre un dehors et un dedans deviennent flous, des ambiances kaléidoscopiques se produisent dans des lieux en mouvement.

D'une façon presque analogue, nous cheminons à travers des constellations technologiques, des blocs d'images, des environnements numériques. La fonction de renvoi des images entre elles, les branchements des médias nomades, les interfaces des écrans de plus en plus fluides, touchent nos perceptions au quotidien, en les altérant ou en les déployant de manière extensible. Le regard est mis en abîme, fragmenté, les fantasmes sont projetés, fractalisés, et le toucher ou l'audition sont explorés à nouveau, mis à l'épreuve, à travers l'œil-caméra, l'esthétique prothétique compensant la déficience corporelle, les sites de rencontre sur internet, les dispositifs science-fictionnels, la communication politique *people*, les explorations paradoxales du virtuel (Alain Gauthier, Norbert Hillaire, Pascal Lardelier, Jean Max Noyer, Marcello Vitali Rosati).

⁷ Isabel Matos Dias, *Merleau-Ponty. Une poétique du sensible*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2001, L'auteur(e) écrit p. 69 « une esthésiologie, une théorie de la sensation et du sensible, qui se polarise et s'exprime dans le corps et les sens, mais dont la portée se comprendra seulement dans un horizon ontologique. »

En liaison et en déliaison avec cette nébuleuse virtuelle-réelle des nouvelles technologies et des configurations urbaines vertigineuses, il y a l'expérimentation des arts contemporains qui vient réunir et faire disjoncter en même temps l'ensemble de la culture d'aujourd'hui. Ces créations n'ont plus de socle établi, de support consacré et incontestable, depuis que Marcel Duchamp a déclaré « Ce sont les spectateurs qui font les tableaux »⁸. Alors tout objet, tout corps, tout site, toute image, toute technique, toute action, toute pratique, vu d'une certaine manière, et non pas *n'importe comment*, peut être dans un *devenir* ; ce n'est pas *n'importe quoi* comme certains bien-pensants aiment à le répéter : ready-made, body art, land art, pop art, art numérique, interactif, performances, arts publics, urbains, art contextuel, environnemental, agit-prop. etc. Certainement faut-il faire le tri, distinguer entre les propositions et créations, mais comme toujours si je puis dire. Il est remarquable que dans nombre de créations artistiques *la perception devienne l'œuvre-même*, comme le remarque Jacinto Lageira⁹. La raison de l'esthétique sensible devient l'acte de perception lui-même, à travers la photographie, l'image d'être-au-monde, l'art numérique, la performance paradigme, la vidéo urbaine ou expérimentale, l'univers manga, les écrans d'immersion du cinéma (Patrick Baudry, Norbert Hillaire, Olivier Lussac, Alain Mons, Frédérique Seyral, Émilie Lechenaut, Marcin Sobieszczanski). Tous ces champs constitués de formes variées, d'expressions subjectives ou bien mondaines, toutes ces turbulences, comme on dit en météorologie, affectent nos dispositions sensibles de façon directe ou indirecte. La fluidité et la violence semblent être concomitantes d'une *affectologie* sociale, ou individuelle, se caractérisant par les télescopes ou les glissements des dimensions évoquées¹⁰.

Trois zones des communications semblent donc être concernées par ces processus : la communication spatiale, la communication électronique et de l'image, la communication interférentielle de l'art contemporain. Il s'agit bien pour nous de les articuler dans leurs résonances et différences.

⁸ Marcel Duchamp, *Duchamp du signe*, Paris, Flammarion, coll. Champs, 1975, p. 247 ; propos repris de l'auteur par Jean Schuster, et publié auparavant dans *Le surréalisme*, même n° 2, 1957.

⁹ Jacinto Lageira, « James Turrell, le devenir perceptuel », in ouvrage collectif *Imagodrome (Des images mentales dans l'art contemporain)*, dirigé par Alexandre Castant, Bourges, Monographik éditions / École nationale supérieure d'art de Bourges, 2010.

¹⁰ Notion que j'emprunte à Anne Sauvagnargues, *Deleuze et l'art*, Paris, PUF, 2005. L'auteur(e) écrit à propos de la clinique de l'art, p. 40 « La clinique se révèle ainsi une affectologie, étude des pouvoirs d'affecter et d'être affecté qui caractérise toute œuvre ».

Situations du corps et pensée furtive

En tous ces domaines, il semble qu'il n'y ait pas d'expérience qui ne soit celle du corps, même lorsque le virtuel et le numérique s'en mêlent. Où est le corps, quelle est sa place, dans la ville électronique et densifiée, dans la circulation rapide et mondiale des images, dans les environnements interfaces des arts ? Tout part de lui et tout revient à lui dirions-nous, sans vouloir tomber dans une *corpologie* fétichiste, ainsi la vision, chez Merleau-Ponty, est-elle liée aux *situations du corps* dans le spatio-temporel, ainsi que toutes les perceptions que nous avons du monde environnant. Il s'agit de réinstaller le *poids du corps* comme dit Françoise Parfait, à propos de la création vidéo contemporaine¹¹, en considérant la *physicalité* de la vision et de toute perception. Même avec les écrans aux frontières éclatées, la liquidité extrême des images, il y a un lien avec des corps. Ces seuils exacerbés, à la limite du perceptible, nous rappellent pourtant que toute sensation sollicite des corps en disposition. Cependant dès que l'on approfondit les questions, on constate qu'il existe un dédoublement perceptif dans nombre d'expériences. D'une part, il y a des perceptions rapides ou durables, où alternent des vitesses et des lenteurs, des éclipses et des imprégnations. D'autre part, il y a des impressions externes et internes, comme le remarque pertinemment Lageira à propos de l'œuvre de James Turrell, puisque dans le rapport aux installations lumineuses, le spectateur opère un retour sur soi dans l'apprentissage du lieu *artialisé*. Ainsi l'expérience de soi (*le souci de soi*, pour parler comme Michel Foucault), s'effectue à travers des systèmes extérieurs à soi. La position du corps spatial est donc fondamentale dans ce jeu de battement entre le dehors et le dedans de soi, à tel point qu'une indétermination de leurs limites est possible en leur agencement essentiel.

Car la perception elle-même se déplace continuellement, se dédouble, dans le *il y a* : « Le propre du perçu : être déjà là, n'être pas *par* l'acte de perception, être la raison de cet acte et non l'inverse »¹². Certes, nous l'avons dit d'emblée, *le perçu* est *déjà* dans la matière qui entre en écho avec le corps, mais il est aussi bien *dans* le cerveau humain. Car il existe un *paradoxe de la phénoménalité*, au dire de Bruce Bégout pour lequel « ce qui est véritablement immédiat, le sensible, ne se donne que grâce à une médiation du regard abstraitif qui déblaye la sensibilité pour la

¹¹ Françoise Parfait, « La projection vidéo : un dispositif mental », in ouvrage collectif *Imagodrome*, *ibid.*

¹² Maurice Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard, 1964, p. 272.

reconduire au choc sensoriel originel »¹³. On ne saurait mieux dire pour signifier que le moment de perception est tout de suite géméné par un *acte d'abstraction* qui vise paradoxalement à saisir les données sensibles en les déchargeant d'une expressivité qui les parasite. Quoi qu'il en soit, la perception n'est pas pure, il n'y a pas de stade indemne de toute imagination ou pensée. Au contraire, on peut avancer l'hypothèse que *l'instant de la perception* constitue une sorte de *fulgurance* entre le sensible et la pensée qui se télescopent dans le temps physique. Mais il s'agit d'une pensée furtive, suspendue, intuitive, incertaine, vibrante, subite. Lors de son expérience nomade des motels américains, le philosophe Bruce Bégout constatait qu'en dépit des innombrables codes et discours produits par l'humanité, « la rencontre avec autrui recèle encore une part d'indétermination totale »¹⁴. Entre nos habitus sensibles et les règles édictées, il y a bien une corrélation mais qui peut se jouer de différentes façons selon les aléas, et la disposition des corps.

Intuition, hors champ, imperceptible

Par ailleurs, les *modes du perçu* peuvent être *indirects*, obliques, en décalage avec les choses environnantes. Ils peuvent même se nicher, s'élaborer au cœur de l'imperceptible. Ainsi, l'anthropologue François Laplantine note que, dans le cinéma, la rencontre du champ et du hors champ « nous donne à sentir/penser ce qui n'est pas montré, n'est pas mis en lumière, ne se laisse pas percevoir directement, mais seulement pressentir »¹⁵. On peut d'ailleurs étendre cette pertinente considération à d'autres espaces comme le font les auteurs du présent ouvrage, et comme le fait l'ethnologue au sujet d'une surprenante ville comme Tokyo, dont il repère le flottement fondamental de la perception physique et mentale qu'on peut en avoir. Ceci, à partir de la démarche d'une anthropologie modale qui « prête une attention particulière aux tonalités et aux intensités rythmiques de la vie des sensations et des perceptions »¹⁶. Retenons que la perception peut être aussi de l'ordre d'une prémonition, d'une *intuition*, donc d'un acte d'imagination. Elle n'est donc pas nécessairement liée à une situation du visible, à une expérience du contingent et du tangible absolu. On peut deviner, déceler, subodorer, sentir, entrevoir une réalité, mettant en jeu des

¹³ Bruce Bégout, *La découverte du quotidien*, Paris, éditions Allia, 2005, p. 114.

¹⁴ Bruce Bégout, *Lieu commun, le motel américain*, Paris, éditions Allia, p. 163.

¹⁵ François Laplantine, *Le social et le sensible*, Paris, Téraèdre, 2005, p. 84.

¹⁶ François Laplantine, *Tokyo ville flottante*, Paris, Stock, 2010, cf. note 1, p. 16.

modalités de perception secrètes, obscures, intuitives. *Percevoir par divination*, pressentiment, instinct, en quelque sorte. Ainsi Patrick Baudry remarque fort judicieusement que dans notre société, on ne parle que des violences spectaculaires, celles qui sont ostensiblement mises en spectacle par les médias, alors qu'il existe plus puissamment les « violences situationnelles, ordinaires, déjà là dans la mise en commun »¹⁷, qu'on ne voit plus, qu'on banalise à l'extrême, qu'on normalise intérieurement. Nous les percevons et ressentons pourtant obscurément, dans la ville, les usages des technologies, les rapports aux images. Notre sociologue parle des *violences invisibles*, considérant le phénomène de la violence comme vital, intrinsèque aux sociétés. Il s'agit en effet de *percevoir l'imperceptible*, pour reprendre l'idée profonde de Gilles Deleuze et Félix Guattari dans « Mille plateaux » (1980). Si l'imperceptible devient le nécessairement perçu, puisque le mouvement des choses est naturellement imperceptible, au dire de nos deux philosophes¹⁸, alors il faut penser la perception dans son *voisinage avec l'imperceptible*, dans la confrontation à sa propre limite donc, et dans son éventuelle confusion (au sens chinois de ce dernier terme).

Envisageons aussi ces états d'a-perception, de refus sensoriels, d'*impasses du sentir*, comme dans certaines pathologies de rupture (anorexie, frigidité, perte du goût...), ou bien certaines situations de saturation de sollicitation des sens (publicité, marketing sensoriel, manipulation de la jouissance) qui peuvent engendrer par contrecoup un rejet, un processus négatif quant au potentiel perceptif. Essentielles aussi, sont les déliaisons et les dislocations, dans les nouveaux agencements d'une réalité environnante et mouvante. La question de *l'a-perception* apparaît en filigrane dans nombre de nos présents textes, même s'ils ne l'abordent pas directement. Et ne peut-on pas dire paradoxalement que cette « a-perception », cet impossible du sentir, n'est après tout qu'une modalité très étrange de la perception, une de ses formes en creux, un peu comme l'ascèse peut être une forme de jouissance négative ?

¹⁷ Patrick Baudry, *Violences invisibles / Corps, monde urbain, singularités*, Bordeaux, éditions du Passant, 2004, p. 18.

¹⁸ Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Mille plateaux*, Paris, 1980, cf. important chapitre sur le « devenir-imperceptible », et p. 345 « l'imperceptible est aussi le *percipiendum*... l'imperceptible devient le nécessairement perçu, sautant d'un plan à un autre, ou des seuils relatifs au seuil absolu qui leur coexiste ».

Vers le perceptuel : territoires existentiels et intensité du vide

Au reste, la perception n'est que le mot générique qui agence tous les percepts ensemble. On dit communément qu'il y a cinq sens, mais n'y en a-t-il pas beaucoup plus en définitive, dès qu'on considère leurs mutations et leurs métamorphoses réciproques ? N'y a-t-il pas une multiplicité de sens à travers leurs combinatoires et leurs interférences : par exemple œil-toucher, puis œil-toucher-ouïe, puis œil-goût-toucher, etc. On peut démultiplier les combinaisons. Chaque agencement produit une nouvelle sensation à deux, ou trois, ou quatre, ou encore plus de termes. Et puis il y a l'imperceptible qui travaille de l'intérieur et de l'extérieur la possibilité perceptive. Le désir investit directement le perçu. On comprend qu'on ne peut guère réduire les perceptions à des essences ou simples fonctions, mais que nous devons les appréhender comme des rapports au monde, complexes et simples à la fois, un chemin de compréhension qui a été tracé par la phénoménologie, ou bien avant, chez Spinoza. En ce qui nous concerne, il s'agit bien de se questionner sur les façons dont les perceptions sont *affectées* par un contexte contemporain intense, mais aussi de remarquer que le fonctionnement perceptuel a sa propre autonomie, il est un processus en liaison avec la disparité du monde vivant et de la matière, il est *autopoïétique* par certains côtés. Nombre de textes soulignent implicitement ou explicitement ce paradoxe patent.

Enfin, l'enjeu d'une intelligence collective, prenant des formes expressives bien singulières, n'est-il pas d'interroger la délicate articulation entre le sens (signification) et les sens (sensibilité) ? Ainsi l'a tenté le neuropsychiatre Erwin Strauss, dans un ouvrage monumental en 1935, qui proposait ni plus ni moins d'établir une étude des fondements de la psychologie¹⁹. Nous sommes aujourd'hui dans une période de transitions brutales, mais aussi de transformations silencieuses (François Jullien), où tous les télescopages, les agencements et les espacements se produisent dans les territoires urbains ou ceux des communications technologiques ou artistiques expérimentaux. Des formes phénoménales s'enchevêtrent et se font la guerre : entre l'apparition, l'apparence, et le paraître, il faut pouvoir distinguer les oscillations discrètes et les combats qui opèrent dans ces zones de la perception²⁰, c'est une

¹⁹ Erwin Strauss, *Du sens des sens*, (1935), Paris, J. Millon, 2000.

²⁰ Alain Mons, *Paysage d'images, essai sur les formes diffuses du contemporain*, Paris, L'Harmattan, 2006, cf. chapitres « Le charivari des apparences » et « les figures de la distorsion ».

question politique, esthétique, éthique. Les mutations de nos potentialités perceptives interfèrent dans nos *territoires existentiels*, qu'ils soient publics, intimes, imagiers, sexuels, artistiques, technologiques. Dans une société de plus en plus structurée, façonnée par les obsessions de la standardisation entrepreneuriale, par la normalisation des images de masse, est-il encore possible de concevoir des espaces de créativité, d'invention, de déterritorialisation émancipatrice, se demande Manola Antonioli dans un texte sur la ritournelle²¹ ? Il en va certainement de la construction de nouveaux territoires existentiels où la mutation des perceptions peut jouer un rôle fondamental. Or ces territoires de la vie sont comme soutenus, fondés sur une puissance du vide. Mais un vide plein en quelque sorte, le contraire du néant, un vide traversé pas des sensations, des impressions, des songes, des pensées. Comme le charme des moments de flottement perceptif que nous pouvons vivre dans une journée, ou la séduction des êtres vagues, fluctuants, et du monde flottant que nous pouvons éprouver. Cette *intensité du vide* dans laquelle nous sommes plus ou moins, a certes aussi des aspects inquiétants, puisque y règnent l'indéterminé, l'incertitude, l'indécis, qui peuvent entamer nos vitalités, comme l'effectue et le montre aujourd'hui le chantage économique *libéral* à pouvoir exister tout simplement et librement. Cependant, c'est peut-être dans une expérience du vide (telle que les asiatiques la conçoivent du moins) que peuvent se déployer et s'inventer de nouvelles formes, sensations, idées, mais à conditions que les variations, les intervalles, les alternances, les nomadismes, restent envisageables dans l'expérience des corps ensemble.

²¹ Manola Antonioli, « La ritournelle : des oiseaux et des hommes », in *Inculte* n° 14 (revue littéraire et philosophique), Paris, 2007.